



« Langues affichées ». Enseignes et affiches à Madagascar : créativité ou guerre des langues ?

Brigitte Rasoloniaina et Noël J. Gueunier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/573>

DOI : 10.4000/oceanindien.573

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 55-97

ISBN : 978-2-85831-187-3

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Brigitte Rasoloniaina et Noël J. Gueunier, « « Langues affichées ». Enseignes et affiches à Madagascar : créativité ou guerre des langues ? », *Études océan Indien* [En ligne], 44 | 2010, mis en ligne le 10 octobre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/573> ; DOI : 10.4000/oceanindien.573

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

« Langues affichées ». Enseignes et affiches à Madagascar : créativité ou guerre des langues ?

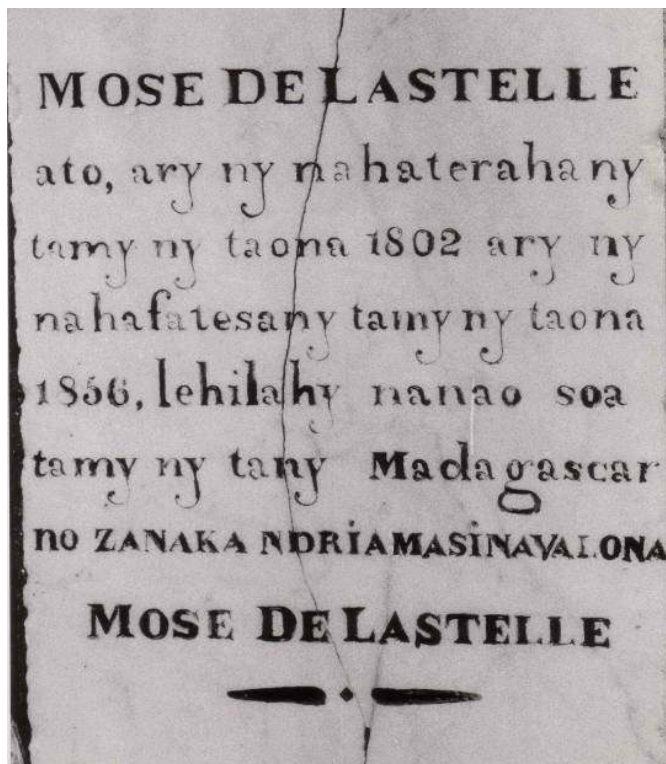
Brigitte Rasoloniaina et Noël J. Gueunier

- 1 Cet article ne prétend pas constituer une étude exhaustive, ni même vraiment systématique de la question proposée. Il s'agit plutôt d'une exploration d'un sujet bien trop vaste pour être épuisé dans ce cadre. On considérera ici les « langues affichées » dans le domaine public, ou, pour parler simplement, tout ce qui est écrit et qui est visible pour celui qui passe dans la rue, ou sur les routes et chemins : inscriptions, écriteaux, panonceaux et enseignes. Nous avons exclu de notre enquête les panneaux publicitaires, apparus à Madagascar il y a une vingtaine d'années, et devenus aujourd'hui un élément important du paysage urbain. Ils sont assez différents des autres écrits affichés, par leurs caractères formels et fonctionnels : taille, forme standardisée, petit nombre de prescripteurs disposant de grands moyens, et capables de les placer en vue du public en même temps dans de nombreux lieux ; cela en ferait un objet d'étude à part, bien intéressant d'ailleurs : même les observateurs superficiels ont pu noter des changements au cours de la brève histoire de la publicité commerciale à Madagascar, en particulier du point de vue de l'usage des langues. Les inscriptions et écriteaux que nous avons étudiés ont des traits formels qui les opposent à ce nouveau secteur : ils sont plus petits, plus variés, généralement produits en un exemplaire unique et composés par une multitude d'afficheurs individuels.
- 2 La dimension historique n'a pas pu être prise en compte. On donnera seulement quelques exemples, pour suggérer l'intérêt que pourrait avoir une telle recherche. L'histoire de l'écrit disposé en public est en effet assez longue déjà à Madagascar. Elle remonte jusqu'au XVII^e siècle. On trouve dans l'*Histoire de la Grande Isle* de Flacourt deux incidents qui montrent déjà l'écrit affiché. Dans le premier, Flacourt raconte comment les Français du Fort-Dauphin ont découvert, disposés près de leur habitation « *de petits cercueils pleins de papiers écrits, et de mille ordures meslées parmi des œufs pondus le Vendredy tous couverts d'escritures Arabesques... et mille autres badineries, jusques à des pots de terre cruds et remplis*

d'écritures, dehors et dedans ; lesquels ils laissent, ou au milieu du chemin, ou dans notre cimetière ... ». Ils ont aussitôt compris, non pas la signification détaillée de ces inscriptions, mais leur intention : c'étaient des charmes agressifs destinés à les repousser¹. Plus tard, Flacourt, obligé de quitter l'île, dresse une stèle sur laquelle il grave une inscription dont il donne le texte et même un dessin, dans son livre. Cette longue inscription, en latin, se termine par un avertissement adressé à d'éventuels nouveaux voyageurs européens : « *cave ab incolis* » (prenez garde aux indigènes) (Flacourt 1661 : 95, 344). Dans les deux cas, on note l'usage de langues savantes et étrangères : le jargon arabisant des devins *ombiasa* d'un côté, le latin des prêtres de l'autre. Et dans ces deux cas, symétriques, l'écrit a une fonction qui en fait une arme contre l'adversaire.

- 3 À partir du XIX^e siècle, avec l'introduction et le grand succès de l'instruction scolaire en Imerina, l'écrit prend rapidement sa place aux yeux du public. Il est question de placards affichés sur la porte de la résidence royale, et des inscriptions commencent à apparaître, funéraires, religieuses, commerciales, qui ne feront que se multiplier et se diversifier à l'époque coloniale. Entre-temps, à Nosy Be et à Sainte-Marie, déjà colonisées par les Français, d'autres inscriptions avaient commencé à apparaître. Nous citerons deux exemples. Le premier figure sur un monument daté de 1856.

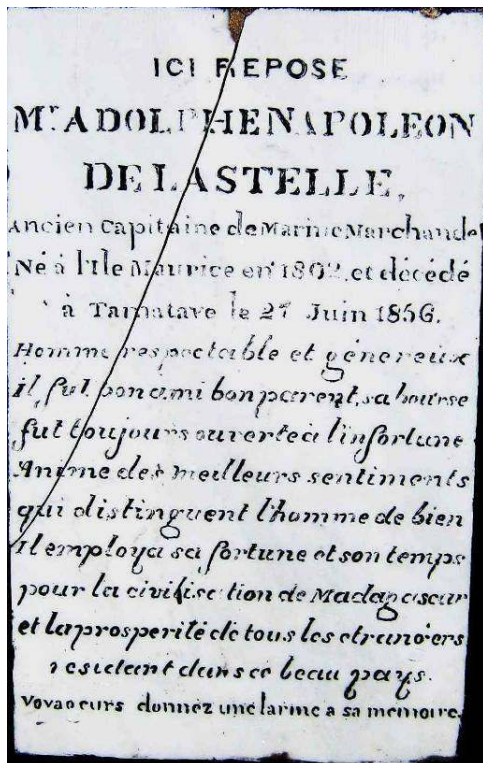
Photo 1 : Tombeau de De Lastelle, Toamasina, inscription malgache (photographiée en 1985)



- 4 Le texte malgache se traduit : « MONSIEUR DE LASTELLE / est ici, et la date de sa naissance était / en l'an 1802, et sa / mort en l'an / 1856, ce fut un homme qui fit le bien / pour le pays de Madagascar / et MONSIEUR DE LASTELLE / était Descendant de Ndriamasinavalona. » On sait qui était De Lastelle, l'un des rares Vazaha (Européens) autorisés à rester à Madagascar après l'expulsion générale décidée par la Reine. Pourquoi son inscription funéraire est-elle composée en malgache ? La réponse est donnée dans le texte même : c'est que De Lastelle n'était plus un Vazaha, il était Andriamasinavalona, c'est-à-dire placé

par la reine dans les rangs de la haute noblesse. La tombe porte aussi une inscription en français, dont le texte, assez différent, s'adresse plutôt au lecteur français.

Photo 2 : Tombeau de De Lastelle, Toamasina, inscription française (communiquée par D. Bois)



- 5 Un quart de siècle auparavant, un autre Vazaha, Albrand, avait été enterré non loin de là, à Sainte-Marie, alors colonie française. La longue inscription qui figure sur sa stèle (photo 3) est reproduite dans le livre de Valette sur Sainte-Marie (1962 : 31). Elle est rédigée en français, et se termine par une formule religieuse, introduite par la croix chrétienne : « Voyageur, prie le Dieu de miséricorde pour le repos de son âme ».

Photo 4 : Pharmacie Lurat, Mananjary, carte postale, avant 1914 (coll. Claude Bavoux)



- 8 Une carte postale éditée à Mananjary au début du XX^e siècle nous a été communiquée par Claude Bavoux, spécialiste de ce genre d'iconographie, si important à l'époque. On y voit l'établissement de Lurat, un Français qui officiait dans cette ville de la côte est, à la fois comme pharmacien et comme photographe. On y lit (photo 4) une enseigne en français « *Pharmacie nouvelle* », mais surtout une immense inscription en malgache peinte sur les tôles du toit, qui annonce « *marchand de médicaments BON MARCHÉ* », et sur le mur « *Lurat, marchand de médicaments, première classe* ».
- 9 Refermons ici, avec regret, ce volet historique, et considérons notre documentation, à partir d'ici uniquement contemporaine (en fait constituée d'inscriptions photographiées dans le domaine public de 1969 à 2007, avec une prédominance des plus récentes). L'étude envisagera successivement deux types d'analyse, d'abord linguistique, puis sociolinguistique.

Arguments linguistiques

L'inventaire : les variétés de langue en présence

- 10 On ne sera pas étonné de constater que les deux principales variétés rencontrées sont le malgache et le français, déjà présents au début du XX^e siècle sur la boutique Lurat. Présentons en préambule (photos 5 et 6) deux très simples enseignes du même établissement, photographiées à Toliara en 2007.

Photo 5 : Enseigne en malgache et français d'un bar (2007). Traduction de l'annonce en malgache : « Félicitations à vous qui arrivez / au Bar Le Silence »



Photo 6 : Enseigne en français du même bar, Toliara (2007)



- 11 On n'aura garde d'oublier que d'autres langues, bien sûr, sont présentes. Notre documentation a rencontré fréquemment l'anglais et l'arabe, sur lesquels nous reviendrons. Plusieurs autres langues sont affichées à Madagascar, mais bien moins fréquemment. Il aurait été facile, mais ce serait multiplier inutilement les cas particuliers,

de trouver des exemples de l'affichage de langues comme le chinois, le gujarati, l'italien et bien d'autres.

- 12 Nous trouvons plus intéressant de considérer les variétés sous lesquelles se présentent les deux principales langues représentées. En effet, ni l'une ni l'autre, pas plus le malgache que le français ne se présente d'une manière monolithique. Ce ne sont pas toujours le malgache standard, ni le français central, officiel, qui sont affichés.

Variétés du français

- 13 Y a-t-il un « français de Madagascar » ? Dans une certaine mesure, oui, précisément dans nos affiches... Mais peut-être pas exactement celui qu'avait pensé relever Bavoux dans son livre (2000) sur ce thème... Sur une pancarte (photo 7) devant un commerce, à Antananarivo en 2006, nous lisons ces indications qui opposent deux sortes de poulets, les *poulets de chair* et les *poulets gasy*.
- 14 Qu'est-ce qu'un *poulet de chair* ? Ce terme, sans doute issu du vocabulaire technique de l'élevage, est devenu à Madagascar le nom commercial du poulet élevé en batterie (l'équivalent du *poulet PAC*, de qualité médiocre, des supermarchés français). On comprend qu'il entre en opposition avec [*poulet*] *gasy* ou [*akoho*] *gasy*, « poulet malgache », qui désigne les volatiles élevés en plein air, d'une qualité nettement supérieure et d'un prix plus élevé.

Photo 7 : Pancarte devant un commerce de viande, Antananarivo (2006)



- 15 Toujours à propos de commerce de viande, cette enseigne (photo 8) d'une échoppe de bords de rue à Toliara, photographiée en 2007, offre plusieurs faits intéressants.
- 16 Le centre de l'affiche est occupé par l'indication de la nature du commerce, en malgache : « HENAN'OSY » (viande de chèvre). Au-dessous, figure un mot arabe, en caractères latins : «

HALAL », qui indique que la viande a été préparée selon le rite musulman, et que, donc les clients musulmans peuvent en acheter. Cette indication est confirmée par l'inscription en haut de l'enseigne, en arabe, mais cette fois en caractères arabes, elle se lit : *bi-smi-llâhi al-Rahmâni al-Rahîmi*, et signifie « au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ». C'est la formule que le sacrificateur doit prononcer en tuant une bête selon le rite. Mais ce qui nous intéressera particulièrement ici est la dernière ligne écrite en tout petit au bas de l'enseigne. Elle est rédigée cette fois en français : « *coupé par M. Saïd* ». « Coupé » est indiscutablement un mot français. Mais dans le sens qu'il a ici, « égorgé, sacrifié », il n'est certainement pas français standard.

Photo 8 : Enseigne d'un commerce de viande, Toliara (2007)



- 17 L'enseigne (photo 9) de l'Épicerie Gargote Pousse-pousse, photographiée à Toamasina en 1996, montre l'emploi dans le français de Madagascar de *gargote* au sens de petit restaurant bon marché. Dans le français standard, il est généralement très dépréciatif (« *tout lieu où l'on mange mal ou malproprement* », Larousse 1922). Son emploi ici correspond à un usage en français d'Afrique, cité pour Côte d'Ivoire et Sénégal par l'*Inventaire des Particularités lexicales du français en Afrique Noire* (IFA 1983 : 208), avec la précision : dénomination usuelle dans les textes officiels au Sénégal. Il est probable qu'à Madagascar aussi le mot a été employé en ce sens dans le jargon de l'administration coloniale et que c'est de là qu'il s'est introduit dans l'usage.
- 18 On rencontre des exemples, parfois étonnants, qui manifestent une certaine créativité. C'est le cas de cette banderole (photo 10) annonçant un bal, photographiée à Sambava en 1996. La composition est complexe, partie en malgache, partie en français. Il est question d'une manifestation, le *Vangivangy 96* (à peu près : la « rencontre de l'amitié 96 »), qui sera marquée par une *alim-pandihizana* (une « nuit de danse », un bal). Mais ce qui nous intéresse ici est le nom de l'association organisatrice, qui comporte l'expression « *chauffeurs panneurs* ».

Photo 9 : Enseigne d'un commerce polyvalent, Toamasina (1996)



Photo 10 : Annonce d'un bal, Sambava (1996)



- 19 Le locuteur du malgache reconnaît immédiatement le mot malgache *mpanera* qui désigne les « démarcheurs », ceux qui s'efforcent d'attirer vers un taxi-brousse les clients potentiels. Le mot se rattache évidemment au radical *era* (cf. *manera* « faire l'intermédiaire », *miera* « demander l'avis », *teny ierana* « délibération, consultation », etc., mots qui renvoient aux contextes sociaux de la galanterie, de la parenté, de la coutume). Mais, quand il s'agit d'un terme se rapportant au monde de l'automobile, où, effectivement, il y a beaucoup d'emprunts, c'est l'étymologie étrangère qui paraît naturelle... Et elle a été même notée par un ethnographe : Papinot a noté la théorie que lui ont expliquée ses informateurs du Nord ; selon eux, le mot vient du français *dépanner*... bien que ce soit tout à fait invraisemblable puisque le métier du *mpanera* ne consiste pas du tout à dépanner les véhicules, mais à les remplir de passagers... (Papinot 1997 : 659).
- 20 Certains de ces exemples passeraient auprès des professeurs de français, gardiens de la norme, pour des « fautes », comme cette enseigne (photo 11) d'un artisan horloger, photographiée à Ambilobe en 1990.

Photo 11 : Enseigne d'un horloger, Ambilobe (1990)



- 21 L'emploi du verbe *consulter* n'est pas standard, mais il est usuel en français de Madagascar, où on dit volontiers que « le docteur *consulte* le malade », pour dire qu'il l'*examine*, alors que dans l'usage standard, c'est plutôt le malade qui *consulte* le médecin pour obtenir une solution à ses problèmes de santé. Ici, le client ne *consulte* pas sa montre, comme en français standard, pour y lire l'heure... mais pour obtenir qu'elle soit réparée.
- 22 Assez surprenant pour nous a été un panonceau, observé à Mahajanga en 1986, sur lequel on lit : « CHEFFERIE DE LA CIRCONSCRIPTION MÉDICALE DE MAHAJANGA ». Le terme *chefferie* est bien connu de l'*Inventaire des Particularités lexicales du français en Afrique noire*, mais c'est avec les sens de : « 1. Territoire régi par un chef coutumier... 2. Charge de chef traditionnel... 3. Ensemble des chefs traditionnels... 4. Type d'organisation politique et administrative traditionnelle... ». Tous ces sens supposent que le mot est marqué par son emploi dans le domaine traditionnel ou coutumier. Il ne s'applique pas aux offices des *chefs* des organisations administratives du secteur moderne. Dans le sens de « bureau où travaille le chef de la circonscription », le mot paraissait nouveau. Peut-être un trait du « français de Madagascar » ? Était-ce une innovation locale ? Nous avons découvert qu'en fait, c'est plutôt un archaïsme. En effet, dans l'organisation de la médecine des colonies françaises, les circonscriptions portaient le titre de « Chefferies du Service de Santé » (Abbatucci 1928 : 40), et le terme avait été appliqué anciennement aux divisions territoriales du génie et des eaux et forêts (Robert).

Variétés du malgache

- 23 On prétend parfois que seul le malgache « officiel » est écrit. C'est évidemment une simplification qui néglige des faits bien significatifs. Au fil de nos observations, nous avons rencontré de nombreux exemples de textes dans plusieurs dialectes.

Photo 12 : Enseigne d'un atelier de réparation de fusils, Toliara (2005)



- 24 Cette enseigne (photo 12) est celle d'un réparateur de fusils de chasse, qui emploie pour désigner son activité les termes du malgache dialectal (du Sud-Ouest) : *mpamboatse basim-boro simba* (litt. « réparateur de fusils à oiseaux cassés »). Les formes standard seraient, avec des variations à la fois morphologiques et phonétiques : *mpanamboatra basim-borona*.

Photo 13 : Tableau d'affichage devant le local de projection vidéo, Mahabo (2000)

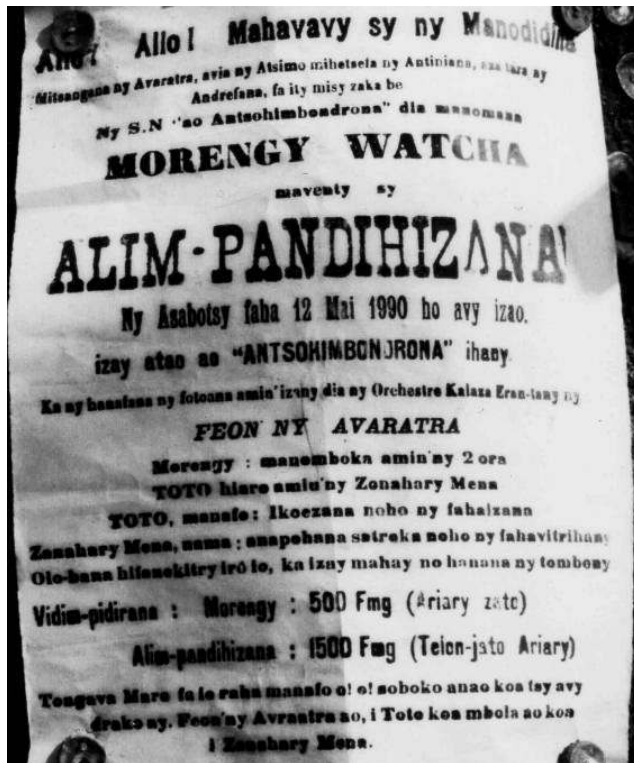


- 25 Dans le même dialecte, nous avons rencontré cet affichage (photo 13), annonçant la projection d'un film vidéo à Mahabo en 2000. Si les deux dernières lignes de l'annonce relèvent d'une autre variété de langues (une sorte de *variaminanana*, v. plus loin), le début est en malgache dialectal du Sud-Ouest, certainement choisi intentionnellement par l'annonceur pour la puissance expressive des expressions. On lit en effet, en dessous de la jaquette de la cassette, épinglée sur le tableau : « *Loza toy sanabavy* (Incroyable ! nom de nom !) *Sambako nahita* (C'est la première fois que je vois) *Biby nanambady olo* (Une bête se marier avec une femme) *Zavanisy tao Canada* (Une réalité qui s'est passée au Canada !) »
- 26 L'affiche suivante (photo 14) a été dessinée pour l'organisation pour le planning familial FISA (en malgache standard : *Fianakaviana Sambatra*, « Famille Heureuse »). Elle met en scène une sorte de proverbe inventé pour la cause : « *Fianaraña ndraiky tsaiiky tsy tandry vilañy araiky* » (Les études et les enfants ça ne loge pas dans une même marmite). Le slogan est pensé comme une mise en garde contre les dangers pour les adolescentes de grossesses trop précoces (mais, à vrai dire, la maxime pourrait tout aussi bien servir de justification à ceux qui estiment que l'on doit refuser aux jeunes mères célibataires la possibilité de poursuivre malgré tout leurs études...) Souci évident de la stratégie de communication : l'organisation, qui pense devoir s'adresser au public dans le parler qui sera le mieux compris, use pour cela du dialecte local ; les formes standard seraient marquées par des variantes phonétiques (*fianaraña/fianarana* ; *vilañy/vilany*) ou lexicales (*ndraiky/sy* ; *tandry/omby*).

Photo 14 : Affiche de propagande pour le planning familial, Sambava (1996)



- 27 Dans des productions plus spontanées, on observe souvent un mélange de dialectes, comme dans cette affiche (photo 15) annonçant une séance de *morengy Watcha*, un genre sportif et musical propre au Nord de Madagascar (boxe rythmée par un orchestre électronique).

Photo 15 : Annonce d'une séance de *morengy Watcha*, Ambilobe (1990)

- 28 Affiché à Ambilobe pour annoncer une séance à Antsohimbondrona en 1990, le texte décrit avec une certaine poésie l'atmosphère de ces rencontres sportives :

« Allo ! Mahavavy et Environs ! Levez-vous ceux du Nord, venez ceux du Sud, bougez ceux de l'Est, ne tardez pas ceux de l'Ouest parce que c'est la grande affaire.

Les SN [Service National] d'Antsohimbondrona préparent le grand MORENGY WATCHA avec NUIT DANSANTE le samedi 12 mai 1990 prochain. Il aura lieu à Antsohimbondrona même. L'orchestre connu du monde entier VOIX DU NORD mettra l'ambiance dans la séance. Le Morengy commencera à 2 heures.

TOTO se mesurera avec Dieu Rouge. TOTO, les gars ! sa science est extraordinaire !

Dieu Rouge, les copains ! Chapeau pour son dynamisme !

C'est l'élite : ils vont se prendre par les dents et le meilleur gagnera.

Prix d'entrée pour le Morengy 500 francs malgaches (100 Ariary)

Pour le bal 1500 francs malgaches (300 Ariary).

Venez nombreux, parce que c'est le truc, les gars ! Tu seras déçu si tu ne viens pas, camarade ! La Voix du Nord sera là, Toto sera là, et aussi Dieu Rouge. »

- 29 On y remarque une alternance certainement voulue d'expressions du malgache standard (*hanafana ny fotoana*, « mettra de l'ambiance dans la séance ») et des dialectes du Nord (*soboko anao koa tsy avy*, « tu seras déçu si tu ne viens pas »). Le terme *Watcha* lui-même est un emprunt, mais d'une étymologie qui nous est inconnue.

Discours et langue mélangés

- 30 Nous avons déjà évoqué les cas de discours mélangé ou de langue mélangée, qui sont désignés couramment par l'expression *variaminanana*, « riz avec feuilles potagères » (Rasoloniaina 2000, 2003). Nous en avons un exemple dans les dernières lignes de l'affiche pour la projection vidéo de Mahabo (photo 13) : la phrase qui y figure, « *vraix* :

l'histoir » (c'est une histoire vraie) peut paraître superficiellement une phrase française, puisque tous les éléments sont français, mais elle n'est pas moins une phrase malgache par sa structure syntaxique (ordre des constituants, avec le sujet en dernière position).

- 31 Plus simple est le cas qu'illustre cette banderole (photo 16.), dont la photographie a été publiée par un journal en 2007.

Photo 16 : Manifestation d'étudiants (photo extraite du journal *Gazetiko*, 20 juin 2007)



Traduction du texte : « Gouvernement ! Annulez le décret n°... / et rendez l'autonomie et la franchise universitaires, et la grève cessera. »

- 32 Définition linguistique de cette variété : le *variaminanana* consiste ici en énoncés dont la structure et les éléments grammaticaux sont entièrement malgaches, mais dans lequel une part importante du lexique — ici, les mots pleins les plus significatifs, *autonomie*, *franchise*, etc. — est en français.

Questions de fonctionnement des langues envisagées au niveau phonétique/phonologique

- 33 On atteint ces faits seulement à travers la transcription, évidemment, puisque nos documents par nature sont écrits. Les professeurs de français savent bien que les fautes d'écriture s'expliquent souvent par des interférences phonétiques avec la langue maternelle. Cette *Fiche d'inscription*, affichée sur le mur du bâtiment du service officiel de l'enseignement à Toliara en 1991 (photo 17), était une incitation à rejoindre un enseignement de perfectionnement dans l'expression française ; la graphie observée permet de deviner que le scripteur ne réalise pas toujours la distinction entre la voyelle nasale [ɛ̃] (habituellement graphiée *in* dans l'orthographe française) et la voyelle orale correspondante [ɛ] (habituellement rendue par les graphes *e, è, ê, ai*).

Photo 17 : Affichage au service de l'Enseignement, Toliara (1991)

FICHE D'ESCRPTION

~~~~~

Je soussigné (e) \_\_\_\_\_

porteur (euse) de la carte nationale d'identité \_\_\_\_\_

n° \_\_\_\_\_

délivrée le \_\_\_\_\_

déclare m'inscrire aux COURS assurés par :

**COURS PAR CORRESPONDANCE MAHAFAKA**

B. P. 8237

ANALAKELY

ANTANANARIVO 101

## Phonologie du français

- 34 L'enseigne de L.S.H. Jean Claude, *Exploitation de carrière*, photographiée à Toamasina en 1995 (phot. 18) cite parmi les matériaux que vend la société le *parpaing* et les *colostras*. Ce dernier terme est la réalisation d'un mot très commun dans le lexique de la construction à Madagascar. Il ne figure pas dans les dictionnaires français courants, mais on le trouve sous l'orthographe *claustra* dans l'*Inventaire des Particularités lexicales du français en Afrique Noire*, avec la définition « 1. Bloc de ciment ajouré qui sert à édifier des murs à claire-voie... 2. Mur à claire voie... ». Le fait qui nous intéresse est phonétique : ici, le mot est écrit avec une graphie qui montre l'insertion d'une voyelle pour séparer le groupe de consonnes [kl], en conformité avec la structure syllabique du malgache.

Photo 18 : Commerce de matériaux de construction, Toamasina (1995)



- 35 Plusieurs observations pourraient être faites sur la pittoresque enseigne du *Bijoutier Baniany Joby*, photographiée à Ambilobe en 1990 (photo 19).

- 36 Nous la retenons ici pour un trait de réalisation du français ; on lit *Reparateur des Bijoux*. L'incertitude fréquente en français local sur *des/de* est-elle syntaxique ou phonologique ? Il est probable que la confusion provient de ce que les locuteurs ne distinguent pas les timbres des voyelles [e] fermé et [ə] central, qui font la seule différence entre les deux éléments. On se souviendra que dans son plaidoyer *Arrêter le massacre des Écoles Primaires Publiques*, Belloncle (2003, chap. II) avait relevé l'inconscience et l'incohérence d'un manuel scolaire officiel pour l'enseignement de la lecture en français dans lequel l'étude des voyelles du français commence précisément par ce qui est le plus difficile pour l'élève malgache : les lettres *e, é, è*, au lieu de s'appuyer d'abord sur le terrain ferme des voyelles communes à l'écriture du malgache et à celle du français.

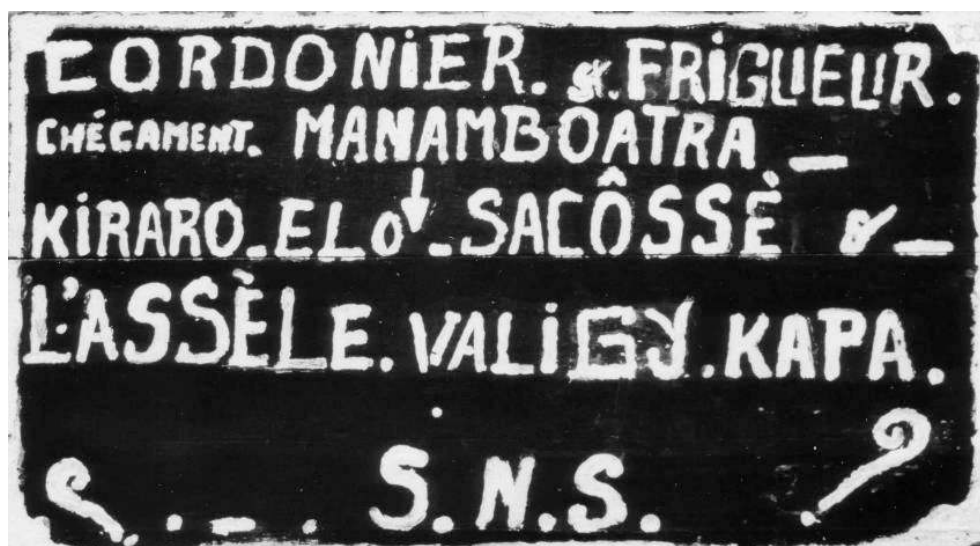
Photo 19 : Enseigne d'un bijoutier, Ambilobe (1990)



- 37 Dans l'enseigne d'une échoppe (photo 20) photographiée sur un marché à Toliara en 2006, nous avons une langue du type *variaminanana* (syntaxiquement malgache comme on le voit à l'emploi du mot outil *sy*, « et », et du verbe *manamboatra*, « réparer », qui commande tout l'énoncé), mais ce qui nous intéresse ici est la graphie de mots venus de français. On lit :



Photo 20 : Enseigne d'un cordonnier, Toliara (2006)

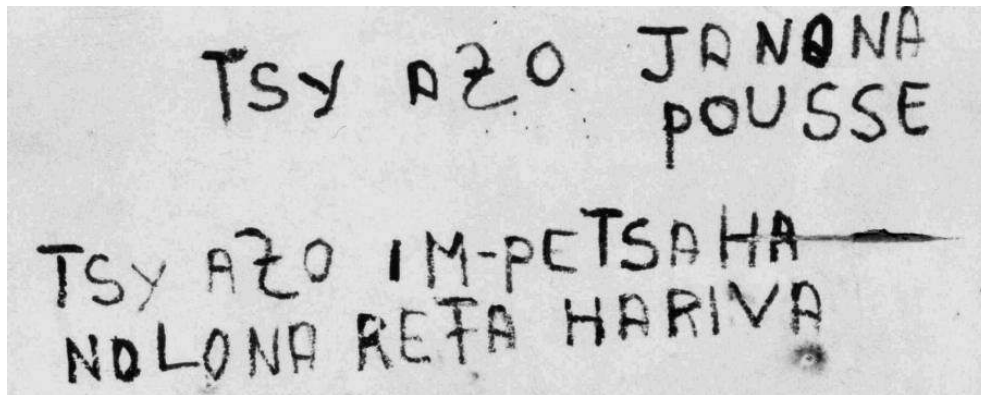


- 38 Plusieurs faits intéressants sont à noter. S'il est facile reconnaître dans leur déguisement phonétique et/ou orthographique *chécament* (« sac à main »), *l'assèle* (« la selle »), *valigy* (« valise »), les ethnographes doivent reconnaître à leur honte qu'ils ont séché sur le mot *frigueur*. Il a fallu revenir vers le propriétaire de l'échoppe pour qu'il précise la réalisation phonétique qui est [frizera], prononciation rendant le mot du français local *friseur* (l'artisan qui réalise des *frises* décoratives sur des travaux de cuir). La graphie adoptée s'explique par la confusion entre la chuintante sonore [ʒ] et la sifflante sonore [z] d'une part, et par l'emploi de la lettre *g* pour noter à la fois ces deux phonèmes d'autre part. Cet emploi est régulier dans *valigy* [valizi] ~ [valiʒi], mais l'emploi dans l'orthographe française du *u* après le *g* n'est pas maîtrisé par le scripteur, d'où la difficulté de lecture !

### Phonologie du malgache

- 39 Naturellement, ces faits ne concernent pas seulement la transcription des mots du français ; on en observe aussi dans la transcription du malgache. On donnera seulement un exemple, avec cet avertissement (photo 21) inscrit sur un mur par le propriétaire d'une maison de Toliara.

Photo 21 : Interdiction, Toliara (2005)



Traduction du texte : « Il n'est pas permis de stationner aux pousse-pousse / Il n'est pas permis de s'asseoir / aux personnes quand c'est le soir »

- 40 Le texte offre plusieurs exemples de graphies « fautives » qui traduisent/trahissent les réalisations phonétiques réelles des locuteurs. La plus simple est *refa* pour la graphie standard *rehefa*, « quand » ; effectivement, la syllabe *he* n'est généralement pas prononcée dans ce mot. Dans *tsy azo janona pousse*, « interdit aux pousse-pousse de stationner », la situation est déjà plus complexe : la graphie *janona* correspond au standard *ijanonana*, l'absence du *i-* initial correspond vraisemblablement à l'affaiblissement phonétique de cette voyelle non accentuée, mais l'absence du *-na* final traduit une réalisation normale dans le dialecte local ; enfin, la graphie originale *im-petsaha* au lieu du standard *ipetrahana* trahit deux phénomènes : réalisation dialectale *vezo* avec *ts* au lieu du standard *tr* et l'absence du *-na* final, mais aussi une hypercorrection : le scripteur sait que de nombreux mots qui se prononcent avec *p* s'écrivent en orthographe standard avec la graphie plus compliquée *mp*, parfois séparée par un trait d'union *m-p*, ici, il adopte cette graphie savante pour noter un mot où il avait simplement *p*.

### Le fonctionnement de la langue saisi au niveau de la syntaxe

- 41 On remarque des faits intéressants qui sont liés à l'introduction dans des énoncés malgaches d'éléments issus du français, mais dont le fonctionnement s'est adapté à la structure de phrase malgache où ils s'insèrent. Un premier exemple se lit sur un panneau, devant un petit garage, cherchant à attirer l'attention du client (photo 22).

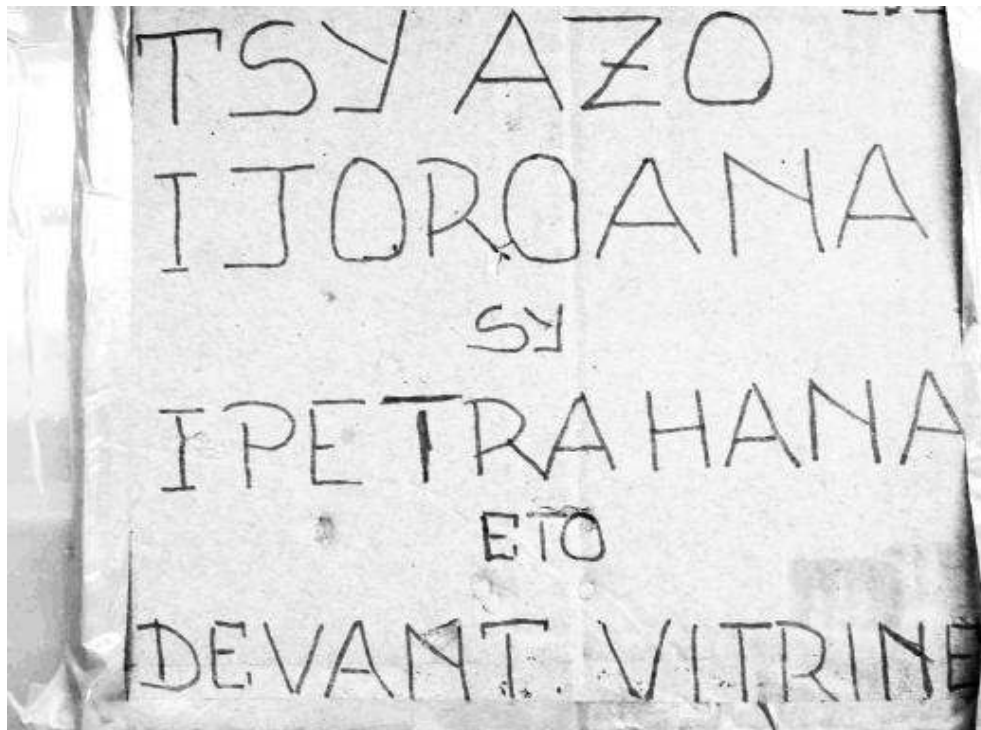
Photo 22 : Panonceau devant l'atelier d'un mécanicien, Toliara (2006)



Traduction du texte : « Si [vous] achetez l'huile et le filtre ici / on fait la vidange gratuitement. »

- 42 Dans cet énoncé, dont la structure est malgache, l'élément *gratuit* n'est pas un adjectif (comme semblerait l'indiquer sa forme en français), mais plutôt un adverbe, qui fonctionne comme la locution adverbiale malgache *maimaim-poana* dont il tient la place.
- 43 Toujours en 2006, mais à Antananarivo cette fois, on pouvait lire cet avertissement affiché (photo 23) sur la devanture d'un magasin de l'artère commerçante de Tsaralalana :

Photo 23 : Interdiction, Antananarivo (2006)



Traduction du texte : « Il n'est pas permis de se tenir debout / ni de s'asseoir sur le devant de la vitrine »

- 44 Là encore, le texte suit bien la structure de l'énoncé locatif du malgache (comme on le vérifie par l'introduction du complément de lieu par un substitut locatif *eto*, « ici »), mais la conjonction qui le complète, *devant*, est d'origine française, comme d'ailleurs le substantif qu'elle commande.

### Niveau lexical : emprunts, innovations, particularités lexicales

- 45 Les faits touchant au lexique sont ceux qui frappent souvent le plus l'observateur. Ils sont très fréquents et les inscriptions données précédemment en offraient déjà des exemples. On pourra donc être ici assez rapide. Plusieurs cas se présentent : celui de termes français introduits dans des énoncés en malgache (le plus fréquent), celui symétrique de termes malgaches dans des énoncés en français, et celui, plus intéressant, de termes français employés en un sens particulier.
- 46 C'est le cas de l'enseigne *Horloger révisionniste* photographiée dans un quartier d'Antananarivo en 1978.

Photo 24 : Enseigne d'un horloger, Antananarivo (1978)



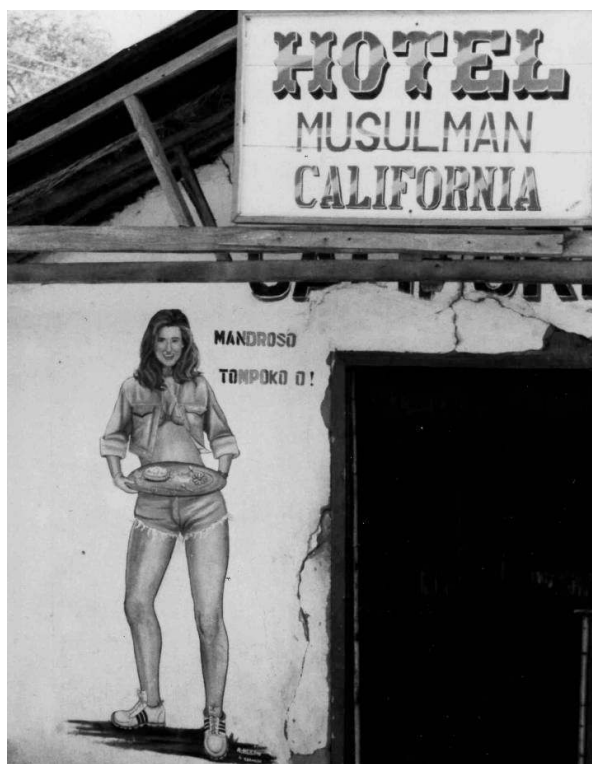
- 47 La traduction malgache qui figure en dessous du texte français permet de fixer sans ambiguïté le sens de cette remarquable création verbale : un *révisionniste* est ici quelqu'un qui « révisé » (*manamboatra*) les « montres et horloges » (*famantaranandro*). Le mot *révisionniste* existe bien en français central, mais avec un sens différent : c'est, selon le Robert, un « partisan de la révision d'une doctrine politique », spécialement en parlant des partisans d'une révision (illégitime) des théories du marxisme scientifique. L'effet de l'emploi du terme dans un sens concret est cocasse pour le locuteur du français central qui connaît le sens politique du terme ; il est possible que le rédacteur de l'enseigne ait été conscient de cet effet. Dans ce cas, ce serait un calembour, mais il est plus probable qu'il n'en était pas conscient (on notera que l'enseigne est bilingue et que la version malgache, en un niveau de langue parfaitement classique, donne une traduction irréprochable).



Photo 25 : Enseigne de restaurant, Befandrea (2000)



Photo 26 : Entrée de restaurant, Befandrea (2000).



Traduction du texte à côté de la serveuse : « Veuillez avancer, Messieurs (ou Mesdames) »

- 48 Sur l'enseigne et la peinture murale (photos 25 et 26) de l'*HOTEL MUSULMAN*, photographiées à Befandrea en 2000, on voit, images à première vue étonnantes, des dames représentées dans un vêtement qui paraît peu conforme aux normes musulmanes, présenter au client le plat qui leur sera servi dans l'établissement — appelé *hôtel*, en français dans le texte,



mais avec le sens du mot malgache *hotely* qui veut dire « restaurant, établissement où on vend de la nourriture » et non pas « hôtel, établissement où les voyageurs peuvent dormir » —.

- 49 La contradiction que nous croyions déceler au premier abord n'existe d'ailleurs pas. La qualification de *musulman* ne s'applique pas dans le syntagme-hôtel *musulman* à l'ensemble des règles religieuses ou morales de l'islam, mais exclusivement au respect d'un interdit alimentaire. Il s'agit de signaler un établissement où le client peut être sûr que l'on ne lui servira pas de porc, et que la viande est préparée selon le rituel musulman.
- 50 Quant au style particulier de l'établissement, il ne doit pas être interprété en référence à la religion, mais plutôt au titre de la célèbre chanson *Hotel California* du groupe de rock *The Eagles* (1976) :

« On a dark desert highway, cool wind in my hair  
Warm smell of colitas rising up through the air ... ..  
There she stood in the doorway ... ..  
And I was thinking to myself,  
"This could be Heaven or this could be Hell" ... .. »

- 51 On arrive parfois à des cas dont l'analyse peut laisser place au doute. Ainsi dans ces enseignes (photo 27) relevées à Toliara en 2006, à côté de l'inscription bilingue *Jolie Photo / Mpaka Sary* (« Photographe »), on lit sur un petit panonceau les mots *Cordonnier, Bonetra, Béré*.

Photo 27 : Enseignes d'un atelier polyvalent, Toliara (2006)



- 52 Si le mot *bonetra*, emprunt très ancien (anglais *bonnet*) qui désigne les chapeaux de feutre, est mot indiscutablement intégré en malgache, que dire de *béré* pour désigner une sorte de képi ou casquette militaire ? Est-ce un usage du français local (glissement de sens vers un couvre-chef voisin du *béret*, mais quand même différent) ou bien doit-on considérer que c'est un emprunt en usage dans le dialecte local, avec ce nouveau sens ?

## Arguments sociolinguistiques

### Les langues sont écrites

- 53 Reprenons quelques faits établis par notre enquête. Les usagers décident d'écrire les différentes variétés. Il n'est pas exact que seules les variétés standard existent à l'écrit.

Nous avons vu des exemples de variétés locales du malgache, dans l'enseigne du réparateur de fusils de Toliara (photo 12), aussi bien que dans l'annonce du film vidéo à Mahabo (photo 13) et dans celle de la rencontre de *Morengy Watcha* (photo 15).

- 54 Cela est vrai aussi du français, pour lequel nous avons trouvé des inscriptions avec formes spéciales du français local, dans le cas de l'*Association des chauffeurs panneurs* (photo 10) ou de la montre qu'il fallait *consulter* pour la faire réparer (photo 11).
- 55 C'est vrai encore des variétés mélangées, avec deux sortes au moins de *variaminana*, celle où l'énoncé malgache est simplement garni de termes pris à la langue étrangère (photo 16) et celle où la phrase peut paraître superficiellement une phrase française, puisque tous les éléments sont français, mais qui n'est pas moins une phrase malgache par sa structure syntaxique (les deux dernières lignes de l'affiche de la photo 13).
- 56 Il nous reste à examiner la manière dont l'espace se répartit entre les diverses variétés de langues affichées.

## L'espace de l'affiche est partagé par les langues

### Répartitions de l'espace bilingue ou multilingue

- 57 La répartition peut être *bilingue, égale en quantité*, comme dans des inscriptions qui s'efforcent de traduire fidèlement les mêmes informations dans les deux langues. Ainsi, sur cette enseigne (photo 28) du *Capitonnage Pokima*, photographiée à Toamasina en 1995, une égalité quantitative est maintenue entre les deux langues, bien que, en fait, les deux parties de l'inscription ne soient pas exactement la traduction l'une de l'autre.

Photo 28 : Enseigne de capitonneur-cordonnier, Toamasina (1995)



Sous l'enseigne de gauche, dernière ligne : « On prend les commandes » ; sur le battant de la porte à droite : « Il y a du cuir pour les pompes »

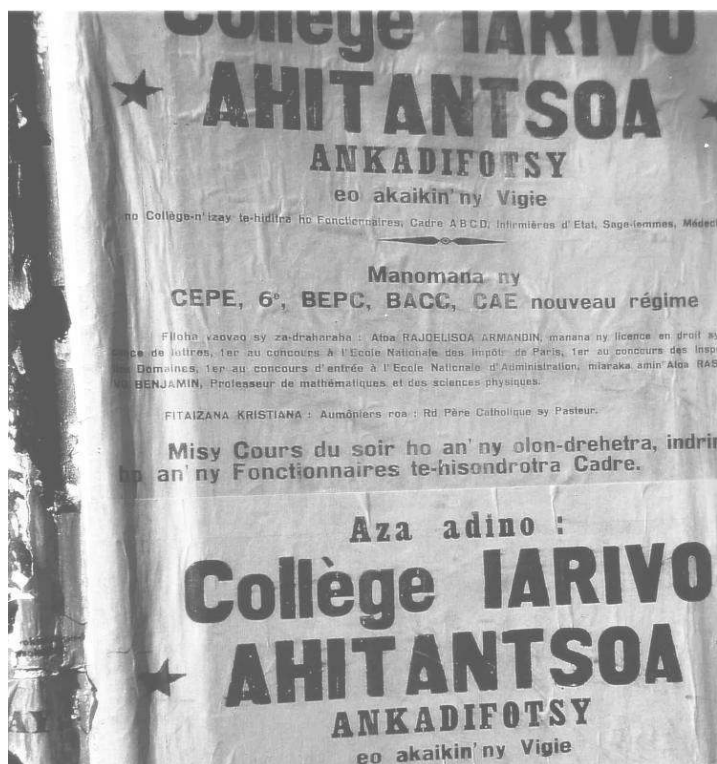
- 58 En français, on lit *CAPITONNAGE*, *HOUSSE*, *COUSSIN*, *SANGLE*, des biens se rapportant à l'automobile, plus technique, ce qui détermine sans doute l'usage de la langue française, mais aussi plus coûteux, plus prestigieux, alors qu'en malgache, c'est : *POKIMA*, *POKETRA*, *KIRARO*, *MALAGASY*, « sacs à main et chaussures », des biens de l'économie domestique, moins coûteux, qui sont identifiés explicitement comme « malgaches ».

- 59 La répartition peut être bilingue, mais inégale en quantité (mesurée par la surface consacrée à chaque langue), appelant cependant la même interprétation dans l'enseigne de cet autre *Capitonneur*, toujours à Toamasina en 1995 (photo 29). La répartition des langues correspond au statut technique et social des objets fabriqués.
- 60 Les annonces pour des écoles privées, photographiées sur les murs de Tananarive en 1969, étaient aussi bilingues, avec une part de malgache dominante. Ainsi, les arguments de promotion sociale du *Collège Iarivo Ahitantsoa* (photo 30) étaient exprimés en malgache, avec insertion de termes administratifs en français : « Il y a des *Cours du soir* pour tout un chacun, spécialement pour les *Fonctionnaires* qui veulent monter de *Cadre* ».

Photo 29 : Enseigne de capitonneur-cordonnier, Toamasina (1995)



Photo 30 : Affiche pour une école privée, Antananarivo (1969)



- 61 La répartition des langues se faisait alors dans un contexte très différent des affiches correspondantes actuelles, où l'on verrait une prédominance du français, et même, probablement, un unilinguisme français. La situation était évidemment très différente avant 1972, quand toutes les écoles avaient un programme en majeure partie en langue française et quand toutes aussi avaient la même part de l'enseignement en malgache ; l'argumentation ne portait pas alors sur la langue d'enseignement...
- 62 Le bilinguisme ou le trilinguisme est fonctionnel quand on s'adresse à des publics de langues différentes. Cette plaque (photo 31) a été photographiée dans un quartier de la capitale où résident des étrangers travaillant pour des organismes internationaux et des représentations diplomatiques, en 2006. L'avertissement que l'on y lit est destiné au public qui passe devant l'annonce. Il est, avec le même message, en malgache, en rouge, et en français de même taille, mais en noir... La clientèle de la société est en partie anglophone, c'est sans doute à elle que s'adresse la devise en anglais figurant en petits caractères en haut de la photographie.

Photo 31 : Avertissement devant une propriété gardée, Antananarivo (2007)



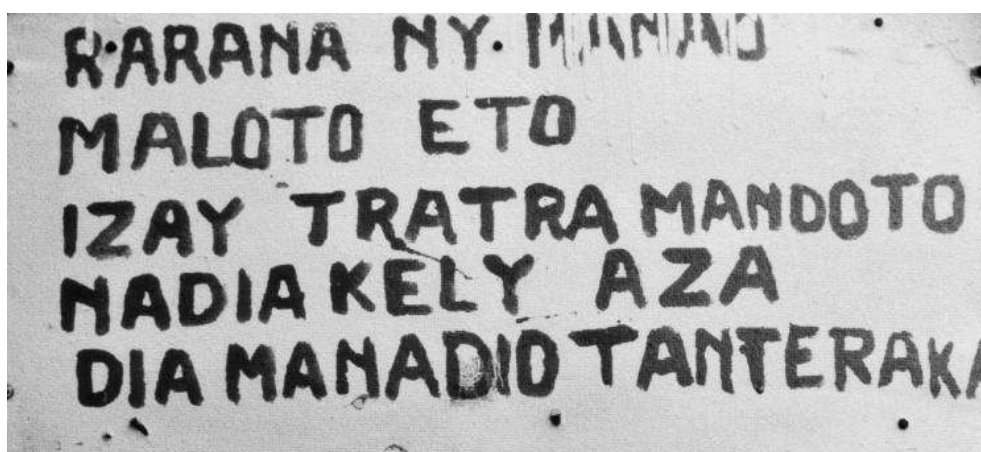
- 63 Dans le même quartier, un rare exemple d'une interdiction formulée en anglais et en malgache (photo 32). On lit : *Tsy azo anariana fako eto*, « Il n'est pas permis de jeter des ordures ici ». Cette injonction est traduite en anglais : *No Dumping*, sur un panneau de même taille que le panneau en malgache. Nous sommes non loin de l'école américaine. Les enfants anglophones pourraient aussi jeter des papiers gras... Mais ailleurs, ces interdictions adressées au public de la rue, sont affichées généralement uniquement en malgache ! C'est en particulier le cas des innombrables inscriptions (photos 33, 34), officielles ou non officielles, qui essaient (souvent sans succès) d'interdire de déposer des excréments.



Photo 32 : Interdiction, Antananarivo (2007)



Photo 33 : Interdiction, Antananarivo (2005)

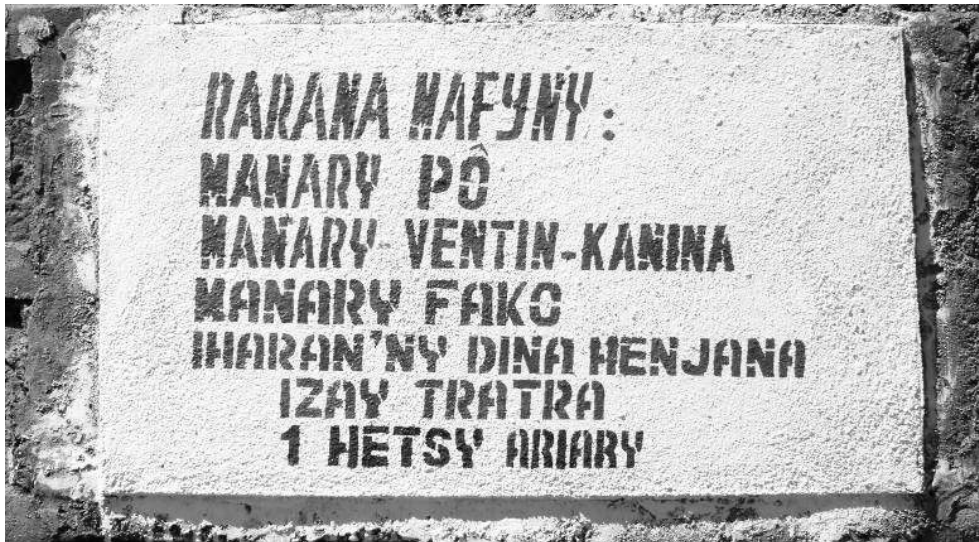


Traduction : « Il est interdit de faire / des saletés ici. / Celui qui sera pris à salir / même un peu / il nettoie en totalité. »

- 64 Ces injonctions sont pratiquement toujours rédigées uniquement en malgache, comme si, pour des choses aussi triviales, la langue française, au statut sociolinguistique relevé, ne pouvait convenir...



Photo 34 : Interdiction, Antananarivo (2010)

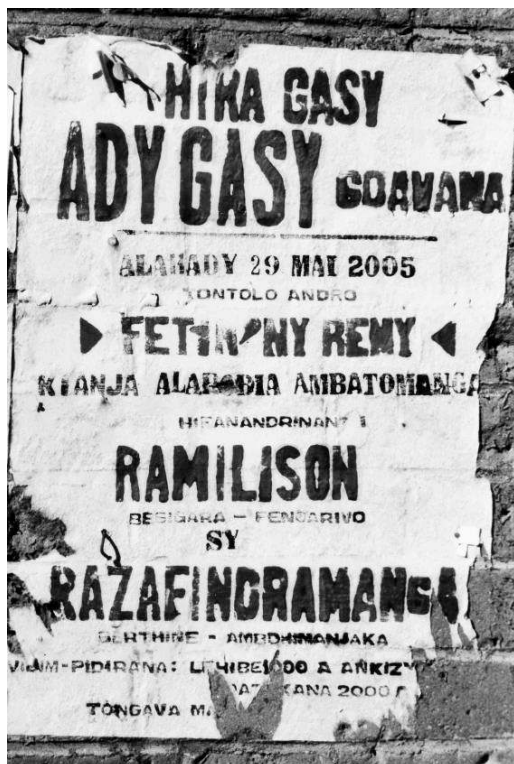


Traduction : « Il est strictement interdit de : / Jeter les pots [de chambre ; noter l'emprunt] / Jeter des aliments solides / Jeter des ordures / Sera frappé d'une pénalité rigoureuse / Celui qui sera attrapé / 100 000 Ariary. »

### Espace bilingue ou espace monolingue, marquages identitaires

- 65 Il est des activités pour lesquelles le monolinguisme s'impose. La culture qui s'exprime dans le *hira gasy* commande des affiches rédigées entièrement en malgache, comme cette annonce (photo 35), photographiée à Ambatomanga en 2005.
- 66 On sait que le *hira gasy* est un genre musical traditionnel, caractéristique des Hautes Terres de l'Imerina, consistant en de longues séances qui peuvent s'étaler sur toute la journée (*tontolo andro*, dans l'affiche). La musique est donnée par un orchestre de fanfare (tambours, cuivres, violons), et on assiste successivement à des discours moralisants et amusants, des chants, des danses et même des acrobaties, par lesquels deux troupes s'affrontent et se disputent (*hifanandrinany* sur l'affiche) à qui suscitera le mieux l'enthousiasme du public. On comprend quelquefois aujourd'hui le nom du genre comme signifiant « chants malgaches », d'après le sens moderne de *hira* qui est, en effet, « chant ». Mais il vaut mieux l'interpréter d'après le sens ancien de « jeu ». C'est bien en effet un spectacle total de « jeux malgaches » que donnent ces manifestations<sup>3</sup>. On remarque d'ailleurs sur l'affiche l'apparition d'une autre expression typique, *ADY GASY*, mot à mot la « lutte à la malgache », c'est-à-dire la « manière malgache de faire » les choses, à mi-chemin entre le bricolage et la subtilité de stratégies que les étrangers Vazaha ne pourront jamais pénétrer. Rien d'étonnant que dans un tel contexte, la langue malgache seule est choisie pour l'affiche.

Photo 35 : Annonce d'un spectacle des célèbres troupes Ramilison et Razafindramanga, Ambatomanga (2005)



- 67 Plus inattendue peut-être cette enseigne (photo 36) d'un distillateur, photographiée à Belavenoka en 1996. Pourquoi une annonce entièrement en français (sauf les noms propres) pour ce produit typiquement local ?

Photo 36 : Enseigne d'un distillateur et vendeur d'alcool semi-légal, Belavenoke (1996)



- 68 L'explication est pourtant claire : le produit est bien ce que l'on appelle habituellement à Madagascar du *toaka gasy* de l'« alcool malgache », c'est-à-dire de l'alcool distillé artisanalement et clandestinement parce qu'il est *interdit* par les règlements de l'État.

Mais en cette année 1996, les fabricants de *toaka gasy* de la région du Manombo avaient réussi à obtenir une reconnaissance officielle de leur industrie par un service du chef-lieu de province, en payant une taxe leur permettant d'être inscrits sur les registres officiels. La production changeait alors de caractère, en devenant politiquement licite : et cela se marque par la transformation du *mpanao toaka gasy* (« fabricant d'alcool indigène ») ou « clandestin » en *Fabricant Rhum Local*. Ce qui cesse d'être illégal cesse d'être *gasy*, y compris linguistiquement.

- 69 Dans ces panneaux disposés sur la véranda du principal collège privé catholique de Toliara (en 1986), le monolinguisme est à la fois le mode d'expression, et le fond même du message (photo 37).
- 70 L'injonction est attribuée (de manière assez peu vraisemblable) à une mystérieuse A.G.E., sans doute, l'Association générale des élèves. Les dirigeants de l'école lient le prestige de leur établissement à cette proclamation de monolinguisme, qui rappelle évidemment la pratique du « symbole » imposé au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les écoles des régions françaises parlant breton, occitan, etc., aux élèves qui se laissaient surprendre à perler leur langue maternelle. La pratique a été transposée dans les colonies françaises. Il est curieux de voir dans la même ville, l'affirmation de l'usage exclusif du français s'étaler à l'aide d'inscriptions *bilingues français-anglais*.

Photo 37 : Règlement intérieur d'un Collège, Toliara (1986)



Photo 38 : Enseigne d'une école privée, Toliara (2007)



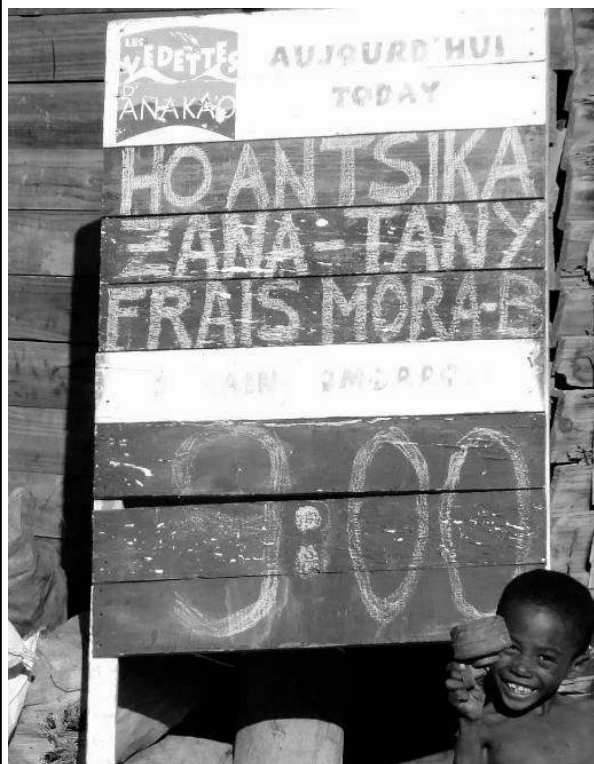
- 71 Que l'école *d'expression française* porte le titre anglais de *Intelligentsia School* n'est nullement une contradiction dans l'esprit des dirigeants de l'école. Le français et l'anglais sont tous deux des symboles de prestige et de promotion sociale, et, à ce titre, ils sont perçus comme plus ou moins équivalents. Une autre école de la même ville — fort réputée — porte aussi bien le titre composite de *Collège privé d'expression française – Houssen Memorial School...* (Mais dans ce cas, l'explication n'est pas tout à fait la même : fondée par une association de musulmans d'origine indienne, l'école avait choisi un nom en anglais de longue date, sans doute comme un rappel du lien avec l'Inde britannique ; c'est plus récemment que la vogue du label « d'expression française » a amené l'établissement à compléter son appellation.)
- 72 La volonté de tenir à l'écart une communauté peut paradoxalement se manifester à travers une répartition bilingue de l'espace. C'est le cas intéressant de ce panneau (photo 39), suspendu à l'entrée du petit pavillon où l'on vend les billets pour aller en vedette à moteur de Toliara à Anakao, une plage où se trouvent plusieurs établissements recevant des touristes étrangers. On remarque, après des informations en français sur l'heure du départ de la durée du trajet, cette indication inattendue, en malgache : « *Malagasy Dimy arivo sy iray alina Ariary* » (malgaches : Dix mille cinq cents Ariary). Il est très rare — pour ne pas dire complètement inusité — d'écrire les prix en lettres !
- 73 La fonction de l'inscription est ici de rassurer les éventuels clients malgaches : on ne leur fera pas payer le tarif (sans aucun doute beaucoup plus élevé) que l'on exige des touristes étrangers. Mais on ne veut pas non plus écrire en chiffres cette réduction fixée sur une base ethnique... alors on l'écrit *en malgache* et *en lettres* : ainsi les étrangers (qu'on suppose ne pas connaître le malgache) ne pourront pas deviner le prix que paient les Malgaches pour le même service ! Il est curieux de constater que la langue malgache peut ainsi fonctionner — à Madagascar — comme une sorte de langue secrète ! S'il restait un doute sur l'interprétation de cet usage de la langue, le panneau photographié cinq ans après au même endroit (photo 40) en livrerait la clé.



Photo 39 : Horaire et tarif des vedettes pour Anakao, Toliara (2005)



Photo 40 : Horaire des vedettes pour Anakao, Toliara (2010)





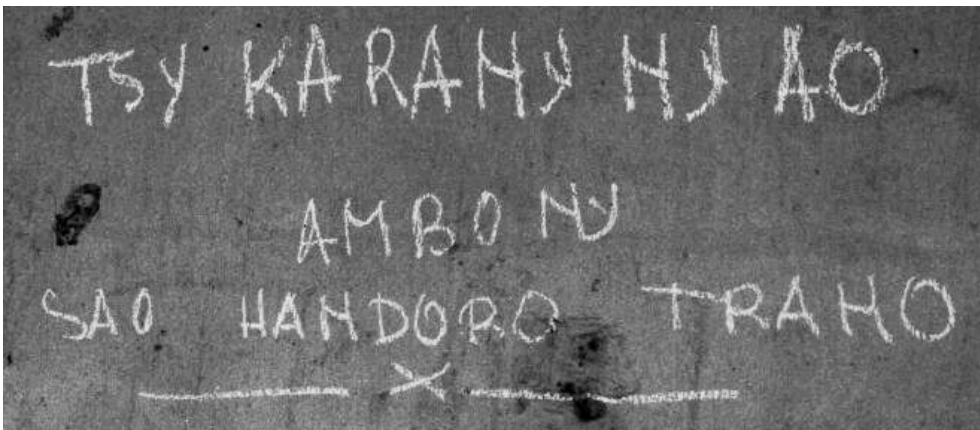
- 74 On lit en effet, en dessous des indications en français (et anglais) *Vedettes d'Anakao. Aujourd'hui. Today*, cette annonce en malgache : « *Ho antsika Zana-tany* (Pour nous autochtones), *Frais mora-B[e]* (Tarif très bon marché) ». Cette indication, ne concernant pas la clientèle internationale, est donnée en malgache seulement.
- 75 Voici maintenant (photos 41 et 42) un cas bien plus dramatique, mais qui marque aussi, cette fois à l'aide d'inscriptions monolingues, une volonté de séparation entre les communautés. Ces inscriptions de Toliara datent des émeutes de mars 1987 au cours desquelles un grand nombre de maisons indiennes de la ville ont été pillées et incendiées. Elles se lisent :

Photo 41 : Inscription sur une maison épargnée lors des émeutes antiindiennes de Toliara (1987)



Traduction : « *Maison malgache* »

Photo 42 : Inscription sur une maison épargnée lors des émeutes antiindiennes de Toliara (1987)



Traduction : « Ce ne sont pas des Indiens à l'étage, ne brûlez pas »

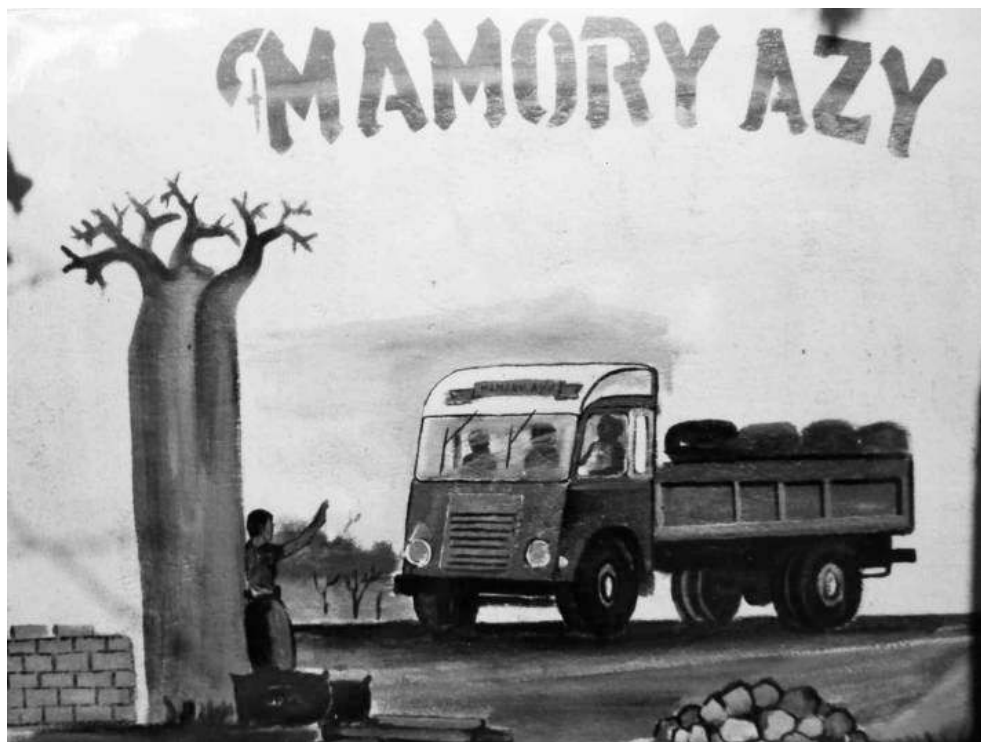
- 76 Et de fait, les maisons voisines, appartenant aux Indiens *Karany* avaient été pillées et brûlées...

## Références coutumières et identités modernes

- 77 Les références coutumières sont présentes à travers les expressions les plus idiomatiques, sur des inscriptions qui se rapportent aux activités contemporaines.

- 78 *Mamory azy* est l'enseigne d'une entreprise de transport de charbon de Toliara, photographiée en 2000. Le sens littéral est « On le ramasse », mais il ne s'agit pas tant du charbon que de la richesse que son propriétaire souhaite d'amasser grâce à son activité. L'enseigne est ainsi une sorte de talisman ou de prière : le propriétaire va connaître le succès...

Photo 43 : Enseigne d'un transporteur, Toliara (2000)



- 79 Le même genre d'idées se retrouve dans ces trois enseignes de bars (photos 44 à 46), relevées, aussi à Toliara, en 1986. L'expression est ancrée dans le dialecte, et l'interprétation est confirmée par le contenu sémantique du message : proverbes et rites ancestraux. Sur la première enseigne, on lit :

Photo 44 : Enseigne de bar, Toliara (1986)



- 80 On lit sur la partie inférieure du cadre : « Il y a ici de la citronnade à vendre. »
- 81 *Tsy tram-baly mantsaka* est un dicton qui signifie « [si vite] que vous ne serez pas surpris par le retour de votre femme partie chercher de l'eau ». Le vénérable dictionnaire

d'Abinal et Malzac (1888) connaît l'expression en mauvaise part, pour dire « *un sortilège qu'on suppose si violent qu'il tue un homme avant que sa femme ne revienne de la fontaine* », mais c'est aussi dans les contes le nom d'une goélette légendaire d'une rapidité merveilleuse (Decary 1964 : 54). C'est dans ce sens qu'il faut ici chercher l'allusion : le succès viendra bientôt. On peut y voir aussi une allusion moqueuse : le client restera juste un instant au bar, et son épouse n'aura même pas le loisir de s'apercevoir de son absence... Les deux enseignes suivantes (photos 45 et 46) en appellent plus directement encore aux valeurs de la tradition.

Photo 45 : Enseigne de bar, Toliara (1986)



Photo 46 : Enseigne de bar, Toliara (1986)



- 82 *Zanahary mitahy* « Dieu protège » appelle la bénédiction non sur les clients de l'établissement, mais sur son propriétaire, qui bientôt fera fortune grâce à ce petit commerce. C'est aussi la signification de la troisième enseigne : sous l'indication



administrative de la licence, et après la définition du commerce, *Misy zava-pisotro* « Il y a des boissons », vient une invocation : *Tahin-droazako* « Protégé par mes ancêtres ».

- 83 Revenons enfin à Antananarivo, avec cette réclame (photo 47), qui veut attirer le chaland vers la vitrine d'un bazar le long d'une des principales rues commerçantes de la ville.

Photo 47 : Annonce devant un magasin, Antananarivo (2006)



- 84 Dans un style bien différent, nous y voyons la jonction de la consommation moderne et de la pratique ancestrale : il y est question d'un « *Arrivage goavana* » (énorme arrivage), où l'on trouvera « *sacoches isan-karazany* » (des sacs en tout genre), et surtout « *BMX cadeau fanao amin'ny famoràna* » (des BMX, cadeaux d'usage pour les circoncisions). L'ethnologue avoue en avoir été étonné : la pratique des cadeaux pour événements familiaux se trouve ici associée à la cérémonie de la circoncision : appropriation de l'usage d'origine étrangère d'offrir des cadeaux coûteux aux enfants. L'alternance de code est linguistique, elle est aussi sociale.

## BIBLIOGRAPHIE

ABINAL A. & MALZAC V. 1888 *Dictionnaire malgache-français*. Antananarivo, impr. De la mission catholique (fréquemment réimprimé).

ABBATUCCI S. 1928 *Médecins coloniaux*, Paris, Larose.

- BAVOUX C. 2000 *Le Français de Madagascar. Contribution à un inventaire des particularités lexicales*, Bruxelles, De Boeck et Larcier, Duculot.
- BELLONCLE G. 2003 *Sept priorités pour développer Madagascar*. Antananarivo, Foi et Justice.
- DECARY R. 1964 *Contes et légendes du Sud-Ouest de Madagascar*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- FLACOURT E. DE 1661 *Histoire de la Grande Isle Madagascar. Avec une Relation de ce qui s'est passé és années 1655, 1656 et 1657, non encor veuë par la premiere Impression*, Paris, François Clouzier.
- IFA 1983 *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Paris, AUPÉLF-ACCT.
- LEFÈVRE G. 2007 *Médecines hybrides dans le sud et le sud-ouest de Madagascar, les mots plantes à Toliara*, Thèse de doctorat, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales.
- MAURO D. & RAHOLIARISOA E. 2000 *Madagascar. Parole d'ancêtres merina. Amour et rébellion en Imerina*, Fontenay-sous-Bois, Anako Éditions.
- PAPINOT C. 1997 « Paternalisme et rapports hiérarchiques dans le secteur des transports en commun (Nord de Madagascar) », *Cahiers d'études africaines*, XXXVII (3), n° 147, pp. 657-673.
- RASOLONIAINA B. 2000 « Le *variaminanana*, négociation d'une appartenance biculturelle », dans : C. ALLIBERT & N. RAJAONARIMANANA, (éds.), *L'extraordinaire et le quotidien*, Paris, Karthala, pp. 351-360.
- RASOLONIAINA B. 2003 « Le *variaminanana* des marchands de Tanjombato, zone ruraine d'Antananarivo », *Glottopol*, n° 2, pp. 108-118.
- VALETTE J. 1962 *Sainte-Marie et la Côte Est de Madagascar en 1818*, Tananarive, Impr. nationale.

## NOTES

1. Cité et discuté dans Lefèvre (2007 : 135, 200).
2. La qualité de la photo ne permet pas de lire tout le texte arabe, mais le sens général s'accorde avec celui du texte français : « Albrand... ... demeura une durée de six ans isolé de ses parents... ... à Madagascar... ... » (comm. de M. Mohamed Said Assoumani). Cet emploi de l'arabe ne confirme pas la représentation que les témoins européens donnaient des « Arabes » qui fréquentaient la région à l'époque : « Ces arabes ne sont d'ailleurs que des nègres, la plupart esclaves... ... n'ayant que le nom d'Arabes, leur écriture et leur langage étant très corrompus... ... » (Rapport de Sylvain Roux, 1819, dans Valette 1962, p. 39).
3. Sur le *hira gasy*, voir le livre de Mauro et Raholiarisoa (2000), consacré en particulier à la troupe Ramilison.



---

## INDEX

**Keywords** : Advertising -- Outdoor, Madagascar, Malagasy Language, Picture Interpretation, Posters, Semiotics

**Thèmes** : sémiotique

**Mots-clés** : affiches -- Madagascar, illustrations, images -- interprétation, langage publicitaire, malgache (langue), publicité extérieure -- Madagascar

**Index géographique** : Madagascar